

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.

OCTAVE MAUS

SOMMAIRE

Octave Maus — Portrait,	Ch. Tichon.
Octave Maus,	William Picard.
Dans le délire,	Jos. Sacré.
Nuitée,	Vidame.
Stéphane Mallarmé,	M.
Les siamois,	Melek.
D'après nature,	Ch. Delchevalerie.
Chronique musicale,	Lois de Giral.
Chronique des théâtres,	P. - Moriski.
Aux XX. — Croquis,	Albus.

Octave Maus.

Certes, s'il en est un à qui *Caprice Revue* doit l'hospitalité, c'est Octave Maus, le dévoué, infatigable, brillant et enthousiaste défenseur de la jeune école, de tout ce qui est avancé et hardi dans l'art sous toutes ses formes, en un mot... des *Apporteurs de neuf*.

Nature d'artiste entre toutes que la sienne.

Avocat de mérite se plaisant surtout à exercer son talent pour la défense des questions juridiques intéressant les artistes et ce qui les entoure et y réussissant à merveille, Octave Maus consacre les heures à lui laissées par les labeurs, et certes ne lui semblent-elles

pas les moins agréables, à l'*Art* et à ce mouvement intellectuel nouveau, plein de vigueur et de jeunesse qui grâce à ses efforts et à ceux de quelques autres hommes de haut mérite, est arrivé aujourd'hui, à occuper, indiscutablement, la première place dans le monde artistique. Et cela malgré l'opposition et les attaques imbéciles et acharnées de maints incorrigibles bourgeois soutenus par quelques rares sous plunitifs enkylosés dans les vieilles routines, laissées bien loin, sinon totalement oubliées, dans cette poussée triomphale et irrésistible des jeunes à l'encontre des vieux préjugés et des ganaches usées et vidées qui les représentent. Eux aussi eurent leur temps

mais ont le suprême tort de ne pas comprendre que ce temps est passé, qu'il nous faut autre chose, et que place l'on doit faire à ces fraîches légions d'enthousiastes combattants.

Tel est Octave Maus et tel toujours il fut.

Dans l'*Art Moderne* il expose ses idées avec une clarté et une justesse étonnantes. Multiple et remarquablement doué pour rendre avec une sincère émotion les impressions artistiques, ses nombreux articles sur la peinture, et la musique surtout, marqués au coin de sa compréhensive âme d'artiste sont du plus grand intérêt et dénotent un écrivain de choix.

Toujours au premier rang, c'est avec une rare énergie qu'il défend les œuvres et les hommes par lui appréciés et aimés, aussi lui vouent-ils tous une reconnaissance et une amitié non marchandées.

Ce fut lui qui en 1884, avec quelques peintres et sculpteurs, jeunes gens novateurs et libres de tout espèce de préjugé, eut l'heureuse inspiration de fonder l'association des « Vingt » dont le salon annuel depuis a fait tant de bruit, a fourni l'occasion à grand nombre de novateurs de déployer leur talent et a enfin réformé, dans la mesure du possible, le goût du public; mais que de polémiques, que de haines, que de moqueries ne souleva-t-il pas? Ce fut une lutte impitoyable, tous furent à leur poste et ici encore la plume d'Octave Maus décocha maints sanglant trait pour ses routiniers et arriérés adversaires, aujourd'hui du reste obligés de baisser pavillon et de reconnaître la victoire consacrée de cette brillante et toujours progressive association.

Octave Maus profite chaque année de ses vacances judiciaires pour faire un voyage en pays à lui inconnus. Ses notes qu'il rassemble parfois pour les publier sous forme de volume, nous montrent toujours l'artiste impressionnable à toute manifestation du beau. Apte à saisir les faits intéressants il a le talent de ne parler que de ceux-ci et laisse de côté ces détails, superflus et fatigants pour le lecteur, que l'on trouve souvent dans les relations de voyages et qui les font devenir plutôt un guide banal.

Témoin son *Malte Constantinople*, récit pittoresque, brillant de style et vrai. On y trouve à chaque page des tableaux, des croquis pris sur le vif qui dénotent une sérieuse observation et un réel talent de voyageur et de narrateur.

Comme œuvres principales nous signalerons outre *Malte Constantinople*, *Aux Ambassadeurs*, *Sur les Cimes*, *L'Espagne des artistes*, *Le Théâtre de Bayreuth*, plaquette écrite avec un enthousiasme ardent et convaincu pour le Maître entre tous les maîtres et son théâtre si justement célèbre.

Octave Maus est de plus collaborateur non seulement de *l'Art Moderne*, mais de *La Revue Indépendante*, du *Journal des Tribunaux*, etc., etc...

Bruxelles 25 Janvier 1889.

WILLIAM PICARD.





Dans le délire!

Etrange état de folie!

Transporté subitement dans ce milieu inconnu d'asile, dont il se rendait nettement compte, il avait eu des velléités de révolte, puis des heures de stupeur profonde dont il ne sortait que pour griffonner d'une main agitée, sur des bandes déchiquetées aux étroites marges des journaux, d'incompréhensibles appels à la liberté, qu'il paraphrait majestueusement ensuite, au gré de son délire, de prince, de pape, d'empereur ou de roi.

Quelquefois de son nom de docteur: sans savoir d'ailleurs, inconscient, par habitude, sans souci ni du temps ni des choses.

Ce qui l'avait tué cet homme puissant? C'était le mal de chair, un rut bestial et morbide qui faisait naître en lui, avec les désirs du mâle inassouvi, des ardeurs sauvages de fauve.

Tout cela semblait effacé maintenant. A l'épuration des sens, sous la poussée lente des envahissants délires avait succédé le calme apparent des idées de grandeur.

Subitement, comme s'il eût entrevu la réalisation d'une idée ou d'un rêve, il était venu se planter, ainsi qu'en arrêta, devant une grande volière, élevée jadis en ce jardin des "fous" et qu'occupaient aujourd'hui, utilitairement, poules et pigeons.

Et depuis, silencieux, contemplatif avec l'hypnotisante obstination d'un fakir indou, il passait les heures, les jours, accroupi dans une sorte de suggestive extase des faits et gestes de cette basse-cour, où un grand coq trônait en sultan.

Souvent, point n'eût été possible de dire si l'œil, fixe, voyait, si quelque pensée travaillait encore.

Quelquefois au contraire, sa grosse figure s'épanouissait d'aise, et le bonheur intense de ce "fou" se traduisait en un rire méchant, sarcastique, qui venait troubler les "autres" jusque dans leur délire.

Ce qu'il voyait alors, c'étaient les roueries savantes de la poule amoureuse, la brutale surprise du coq, saignant d'un coup brusque du bec, la poule possédée, douloureuse des brutalités du mâle, se relevant frémissante du spasme qui convulsivement la secouait et retroussait ses plumes.

Et quand le soir, de son lit de misère, le "fou" entendait, des jardins déserts, monter les amoureux sabbats des matous en rut, c'était toujours son satanique ricanement qu'il jetait, effrayant, dans le silence du dortoir.

Il était chez lui, maintenant, une haine de l'amour, comme d'autres en ont le délire. Cet homme, dont la "Femme" avait tué la pensée, gardait au fond de lui-même, échappée encore au désastre de l'intelligence, cette sombre idée, cette malédiction, émise seulement en ce sarcasme grinçant, jouissance du mal qu'allait encore donner aux bêtes les mâles assouvissements.

Poursuivi de cette haine, il murmurait des fois, riant: "Six cents femmes... j'ai six cents femmes... plus que Salomon... elles souffriront!"

Peu à peu, il en était venu à d'exhubérantes colères, aux instants où les roucoulements des pigeons se faisaient moins forts, où coq et poules picotaient tranquillement... il les injuriait, les épouvantait de ses éclats de voix formidables. Un jour même, la face congestionnée, les yeux désorbités, la bouche bâveuse d'injures inexprimées, il écrasa, dans l'état de ses mains, deux pigeons dont il avait voulu l'accouplement dans le sang.

Puis, ivre de cette masse ruisselante, de cette fusion de deux êtres écrasés dans l'amour, il se mit, traversé par une idée de crime, à la poursuite du coq échappé de la volière entr'ouverte.

Mais l'ivresse de cette folie le terrassait et il chancelait, le fou, sans force, déséquilibré, fauchant de zigzags sans but le jardin des déments.

Subitement, sa colère tomba, son ivresse cessa, son ricanement se tut, il tomba anéanti presque, ayant encore, vers le coq effaré fuyant toujours, un œil de désir et d'envie...

**

Des jours se sont passés, et encore des nuits... et plus jamais le "fou" n'a pris garde aux amours des bêtes, ni ricané aux "miaou" des chats.

Mais ce soir là, sournoisement, caché dans un massif, il s'est laissé enfermer dans le jardin. Avec le silence et l'astuce de la fouine, il se glisse dans la nuit, pénètre par l'étroite ouverture de la volière, et avec la promptitude de l'éclair, la sureté du jaguar se lançant sur sa proie, tôt sa main s'abat sur le grand coq, rapidement aperçu à la clarté d'une lune levante.

Brutalement arraché de son perchoir, la bête pousse ses perçants cocoricos auxquels les poules endormies répliquent par de plaintifs glossements.

Impassible ainsi qu'un justicier antique, le "fou" s'est assis sur le rebord de la volière, serrant entre ses genoux sa victime. Lentement, bien lentement, sourd à tous cris, — avec le savoureux du succès longtemps préparé, étudié, il lui arrache, une à une, prolongeant son plaisir, toutes les plumes convoitées de la queue, déridé à l'idée "de la tête que le coq va tirer le lendemain!"

Puis quand la bête, élevée à hauteur d'horizon, ne montra plus nulle penne à son croupion déplumé, le fou eut un formidable éclat de rire qui retentit dans la nuit — comme autrefois dans l'Olympe, celui des dieux, — et il lacha le mutilé, devenu muet de peur et de honte.

**

Je les revis le lendemain:

Lui, ayant encore ajouté au supplice une dernière humiliation: une feuille de vigne, grossièrement découpée dans du papier, figée — Dieu sait comme — sur la nudité du coq... une réminiscence peut-être de l'académique accessoire du nu dans l'art!

Le coq — stupide, abattu, dans un coin de la cour, pudique peut-être, n'osant se tourner devant ses poules surprises de son air d'eunuque.

Lui encore — le chapeau orné des dépouilles de l'autre, dont les penne, recourbées, retombaient ondoyantes avec des reflets de métal, et le panachait ainsi que d'un trophée indien.

Comme je le regardais:
"Je suis le Grand Coq, dit-il, le chef Apache!"

L'inexorable folie continuait son cycle.

JOS. SACRÉ.



Nuitée.

A Cora.

Dans la nuit noire, sous la lune, ombre blanchie où vas-tu?

Et lentement je suivais, triste, l'œil baigné, avec une peur grande de cet obscur lointain s'en allant.

Le lac d'une sombre d'âme désolée planait, uniformément gris, et le cri étonné d'un épervier déchirait la profondeur des monts.

La nuit était de charbon... Plus même le soupir lumineux de l'astre voilé de nuées et l'ombre aperçue allait foulant les eaux. Et dans son sillage, bouillons épais, se pressaient les souvenirs.

Sa taille était de plis défaits et flottants, ses cheveux d'un ébouriffé blond rêveur et ses yeux clos, un

instant ouverts, contemplèrent le passé, dans les abîmes de l'horizon sans fin.

A ce moment je la reconnus... Elle était toujours belle, se mirant aux profondeurs des flots, et son âme évanouie de douceur flottait sur le calme de son visage éteint.

Je suivais éploré l'image qui ternissait, car je craignais de la voir disparaître, et cet amour jadis ressenti avait un renouveau d'une agissante puissance; cette ombre de beauté était singulière et belle!

Je suivais tremblant l'ombre s'évaporant, tremblant devant un reproche, reproche d'oubliieux amour, et entraîné pourtant, je suivais le vague de sa trace sur les ondes remuées.

Elle s'arrêta... et je vis qu'elle pleurait du sang et que sa robe s'en empourprait... Dans l'extase, à genoux, j'obtins un pardon encore amoureux et un sourire exquisement captivant agita ses lèvres carminées.

Eperdu je la suppliai... mais, hélas, elle n'était déjà plus, et son parfum fauve s'abîma sous les eaux.

Souvent encore, je passe près du lac assoupi, j'entends le cri étonné de l'épervier, mais je ne sens plus le relent de sa volupté à jamais perdue.

VIDAME

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAITRE:

BRANLANTES

frontispice et 20 eaux-fortes de

LOUIS MOREELS

texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonne de grand luxe, caractères elzéviens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

Stéphane Mallarmé.

(Suite).

Cette conception de la musique, et l'éloignement du fini qui tue le rêve d'art, cela, et la claire vision de ce qu'est l'idée en littérature, devait conduire Stéphane Mallarmé au symbole.

Dire non un fait, mais quelles lueurs s'en dégagent, non une fleur mais de quelle âme-parfum se caractérise leur vie d'ailes tranquilles, non une femme, mais le regard et le sourire; laisser le détail de ce qu'on voit, fuir tel geste de l'individu pour se rappeler le geste qui est de l'homme, et loin de l'immédiat chercher la synthèse: tel a été le vouloir de Stéphane Mallarmé.

Ce haut but d'art est merveilleusement en accord avec les désirs de notre époque. De plus en plus, dans la musique ainsi qu'en nos littératures, l'unité est cherchée pour le fond, sous les complications plus multiples de la forme: une idée générale, solide par les siècles qu'elle vit passer, et la base de l'œuvre devenue, quant à l'expression, de plus en plus spécifique.

Ainsi la réforme littéraire du Maître étroitement se lie à la réforme musicale de Richard Wagner. (1)

Richard Wagner et Stéphane Mallarmé, chacun en son domaine, ont dû combattre les mêmes erreurs, eux, les artistes orientés vers le même soleil.

Qu'un instant je m'arrête à contempler la lumière nouvelle montrée par le génie du drame lyrique; celle que nous devons au génie de Stéphane Mallarmé, on la verra semblable.

Richard Wagner trouva la musique languissante d'un éparpillement sans unité.

Si déjà, des œuvres avaient été, unes quant à la conception, du moins la mise en œuvre du rêve d'art s'émiettait en "morceaux" d'une origine rythmique hybride, sans qu'il y eût de réalisation totale. Avant lui, un seul grand geste de clarté, par la volonté de Beethoven, avait laissé entrevoir le but. Il sut, lui,

montrer comme il fallait l'atteindre. Non seulement il consacra l'union de la Musique avec les autres arts, mais il découvrit l'Œuvre, ensemble logique désormais, ordonné autour d'une seule idée. A lui, est dû l'avènement de la synthèse, et l'intuition de ceci: que l'analyse devait porter non sur l'entière mise en œuvre, — dont elle rompt le bloc solide — mais sur l'expression immédiate, dont elle allait rendre la pénétration plus subtile. C'est lui qui a ouvert la voie à nos symphonistes modernes, en faisant de leurs compositions des œuvres unes, non des morceaux rassemblés. Répudiant la musique sensuelle, il a créé à nouveau la musique pour l'esprit.

De même Stéphane Mallarmé trouva les Parnassiens épris de rythmes et de sonorités, mais composant des fragments toujours, traduisant telle impression du moment et chercheurs seulement d'une mélodie "pour caresser l'ouïe."

A leurs essais, d'étoiles éparses qui s'allument, éphémères, et s'éteignent, il a donné la grande flamme claire, une, droite, et haut brillante.

Paul Verlaine, inégal, dit en ses vers, adorables souvent, la musique instinctive du Tzigane qui improvise, ne se préoccupe que des superficielles sonorités pour les sens, — épris, certes, de mélodies qui riment à son idée de l'instant.

Stéphane Mallarmé asservit à une logique sévère ces thèmes que d'autres éparpillent selon le hasard des impressions. C'est encore pour cela qu'il fut le détail, qu'il se réfugia en l'intangible ciel du symbole, en cette intuition des lois planant au dessus des choses, — en sa philosophie enfin, que l'on voit idéaliste. (2)

En cela encore Stéphane Mallarmé a voulu achever, dans les régions de la littérature, l'œuvre de Richard Wagner. Comme lui, complet, magnifique et sans directe lignée, il a droit à notre respect et à notre admiration.

Et priant qu'on m'excuse si j'ai parlé de lui avec de telles défaillances, profondément je m'incline devant sa gloire.

M.

(1) C'est aussi comme Richard Wagner, si l'on veut, que Stéphane Mallarmé restera sans élève direct; leur influence sur les présentes réalisations d'art n'a pas été discutée.

(2) Guidé par une conception d'art analogue, le Maître cherche, au théâtre, non la vie coutumière que disent nos drames et nos comédies, mais la réalisation la plus éloignée, la plus fluide, la plus vivante de la vie du rêve: le ballet et la pantomime.

Mais ces idées, Stéphane Mallarmé les a développées lui-même en ses admirables notes sur le théâtre, parues dans la *Revue indépendante*; il est donc inutile de les expliquer. Quant à la philosophie du Maître, quant à son Œuvre, il y a péril à les analyser ici, puisque le Poète n'a voulu jusqu'à présent donner que des parcelles de lui-même.



Les siamois.

A mon ami R. qui me reprochait de faire mourir tous mes héros.

Dans une petite ville du comté de Sussex, à trois lieues environ de Chichester, vivaient deux frères siamois, tout ce qu'il y a de plus siamois.

Ils avaient à eux deux, deux têtes, deux bras et quatre jambes.

Dieu, dont les décrets sont impénétrables, les avait soudés par le haut du corps.

Ainsi, le fardeau de l'existence leur semblait plus léger et leurs cœurs battaient à l'unisson.

Le siamois de droite avait de beaux grands yeux.

Le siamois de gauche, également. Le premier donnait avec aisance le ut de poitrine.

Le second aussi. Une même quantité de charmes pesait sur eux.

Leurs jours, selon l'expression toujours nouvelle de Madame de Sévigné, étaient filés d'or et de soie et, sans

doute, sur la quenouille de la parque Clotho, bien des jours semblables leur étaient destinés.

Malheureusement une femme entra dans l'existence du siamois de gauche.

Une femme!

Toujours la femme!

Celle-ci était la blonde fille de lord Srugle.

Anglaise! cela fait tout comprendre.

Le cœur de ces femme-slà est un défi jeté au bon sens.

— C'est une chose ténébreusement apocalyptique.

Un problème aride dans le goût de la quadrature du cercle.

On l'appelait Dora.

Elle était littéralement folle de l'homme de gauche.

Pourquoi?

Je n'en sais rien, elle ne le savait peut-être pas elle-même; ce que je sais, ce qu'elle savait, c'est qu'il y avait un homme mécontent; le siamois de droite.

L'infortuné se trouvait dans une étrange situation.

Fatalement, il assistait aux rendez-vous de Dora et de son frère.

Il restait le témoin muet mais obligatoire de leurs confidences, le témoin oculaire et mélancolique de leurs baisers.

Dans sa douleur, il se comparait à un eunuque fidèle jusqu'à la mort, à un aide de camp superflu, à un comparse affamé et inutile.

Pour la première fois, il sentit les affres de la solitude morale.

L'homme de gauche vivait baigné dans son rêve de tendresse.

L'homme de droite séchait d'ennui.

L'un grandissait et se fortifiait car l'amour est un réconfortant.

L'autre rabougrissait, maigrissait.

Ce fut la fin de l'égalité de leur poids, de leurs charmes et de leurs proportions.

L'amoureux, à moins de plier sur les jambes, devait porter son frère devenu plus petit.

Une haine sourde et muette vint en eux.

Et comme ils traversaient de nuit un terrain vague, par un vent tempétueux, sous un ciel chargé d'orage..., brusquement, avec une force surhumaine que doublait encore cette inimitié naissante, le siamois de droite tourna sur ses talons entraînant son alter ego dans un cercle effrayant de vitesse.

Emporté par la force centrifuge, l'amoureux se détacha.

Ils étaient libres!

Ils étaient seuls!

Ils étaient manchots!

Ils s'en allèrent l'un à droite, l'autre à gauche, sans un adieu, sans une larme mais non sans un profond étonnement.

Les années passèrent sur ces événements-là.

Les années ont cela de bon qu'elles passent sur absolument tout ce qui se présente et simplifient parfois singulièrement la tâche du narrateur.

Miss Dora renonça à la main gauche du Siamois de ses rêves, attendu, disait-elle, qu'il n'y avait rien de bien original à épouser un manchot.

Le pauvre diable en conçut un si profond désespoir qu'il entra dans la marine belge, avec l'espérance manifeste de périr pendant la première traversée.

Cependant il ne périt point et pleura son siamois.

Celui-ci, par un hasard où perçait le doigt de la Providence, était entré dans la même marine, bercé de la même espérance manifeste.

Pas plus que celui qu'il avait jeté par dessus les moulins, il ne périt.

Mais il pleura son siamois.

Sous de différentes latitudes le même souhait leur montait au cœur: ils voulaient se revoir et ne plus se quitter.

Ils le demandaient au Créateur aussi ardemment qu'il lui avaient autrefois demandé une séparation de corps.

Le 7 avril 1859, ils se rencontrèrent enfin, se reconnurent, tombèrent dans le bras l'un de l'autre:

— „ Ce cher demi!
— „ Ce même demi!
— „ Nous ne nous séparerons plus, quoi!
— „ Ce n'est plus possible! „
Et voilà comment deux frères siamois devinrent les meilleurs amis du monde.

MELEK.



D'après nature.

Pour mon ami Eudore Lamborelle.

Le jour de l'an. Dès l'éveil de la ville, des louches quartiers populaires, malingreux et truands sont sortis, et cette honteuse armée de misère se disperse vers le centre comme pour une curée attendue, s'éparpille hâtivement dans les rues en fête, à l'assaut des maisons où ce matin, affairés et souriants, se congratulent aristocrates et bourgeois. Et cependant l'air froid du dehors s'émeut aux vieillottes ritournelles des orgues de Barbarie, aux après-mélodies que raclent d'ambulants violoneux aveugle.

Une rue déserte. A la porte d'une maison d'apparence cossue, un mandiant sonne.

C'est un petit vieux, chafouin, hirsute et déguenillé, vrai masque de satire avec sa barbiche tondue, son teint de vieux buis et ses petits yeux gris ou pétille sournoisement le vice.

Le vieux entend, sans doute, le pas d'une servante qui vient ouvrir, et sa face, d'expression indifférente, change soudain. Son front étroit brusquement se plisse de soucis douloureux; tout son corps chétif se rapetisse et se recroqueville avec l'humilité peureuse d'un chien qui craint le fouet; en ses yeux gris qui s'éteignent survit seule une morne leur désespérée: le regard obsédant et fou des las de vivre.

Ainsi qu'un comédien rare, instantanément ce vieux coquin s'est fait si pitoyable, si profondément misérable, si abimé de malheur qu'il faudrait une dureté bien grande pour ne point s'émouvoir de cette souffreteuse physionomie de mourant de faim, si typique et si vécue!

La porte s'ouvre. L'escarpe se rencoigne un peu plus encore en sa défroque fripée, et d'un ton pleurard commence sa plainte suppliée.... Mais la servante — une pesante campagnarde aux yeux bouffis de sommeil — furieuse d'avoir été dérangée, sans même regarder l'importun quemandeur, grommelle quelque brutale parole et commence de repousser le lourd vantail.

Alors, voyant s'envoler l'espoir du gain rêvé, de la pièce attendue, en face de cette porte hostile qui se ferme irrémisiblement, le vieux truand élève la voix, enflant sa monotone supplique, tente une suprême fois de s'aliéner la commisération de cette fille.

Devant le "Non!" sec et obstiné de la servante, son visage devient plus pitoyable encore: le cou se tend plus fort vers la porte que lentement, puis décidément, l'on clôt; les yeux mauvais démesurément s'agrandissent, regards sous les sourcils froncés par l'appréhension du refus persistant; et la face de ce loqueteux, crispée par une surnaturelle angoisse rappelle quelque troublante étude de folie, ou, mieux encore, quelque affolante vision entrevue en la terreur d'un cauchemar.

Dans le cerveau du gueux qui désespérément s'accroche à la chimérique espérance d'une aumône qu'on lui refuse, il y a la révolte furieuse de la Bête qui veut vivre, vivre quand même et ce hideux mendiant resplendit de toute la fascinante beauté de l'horrible.

La porte définitivement close, péniblement le vieux s'éloigne; son visage souffrant se détend et retombe à une calme expression de haine sournoise, pendant qu'il grogne sourde-

ment, entre les chicots noircis de sa machoire démantelée:

— Tas de bougres, va! ce qu'on les ferait danser!....

Puis, au coin de la rue, comme arrive un vieux chanoine emmitoufflé dans ses écharpes, il s'empresse en clopinant, recommence la superbe comédie de tantôt, et larmoie un « Merci » pleurard tandis que tombe en son chapeau le grossou du prêtre apitoyé.

CHARLES DELCHEVALERIE

Janvier 1889



La belle histoire de grand'mère.

Grand'mère?

Hé, quoi, petit?

Tu sais bien... le sultan qui, jaloux et colère, Un jour tua sa femme, et puis s'en repentit...

Non, dit-elle;

Une histoire nouvelle:

La princesse qui dort depuis cent ans au bois!

Autrefois...

Est-ce vrai, grand'mère?

Oui, je crois.

Mais il faut te taire!

Donc jadis...

Est-ce bien long, dis?

Il n'est point de légende au rêve d'or pareille!
Grand'mère, vieux récit n'en soyez point jaloux!
Appuyé sur mon bras voyez comme il sommeille:
Il a fermé ses yeux si doux!...

G. ART.



Chronique musicale.

FRANCISCUS.

Oratorio en trois parties, d'Edgard Tinel.

Il y a bien longtemps qu'aucune œuvre du genre et de l'importance de *Franciscus*, n'a plus été produite en notre pays. Cet oratorio exécuté l'été dernier à Malines, reçut de la part du Public comme de celui de la critique l'accueil le plus encourageant, même le plus enthousiaste; et le public bruxellois vient de confirmer ce succès par les acclamations qu'il a accordées à l'œuvre et à son auteur.

Tout d'abord, constatons la piteuse nullité du libretto de M. Deconinck. C'est surtout pour une œuvre religieuse qu'il est nécessaire que le librettiste ait écrit son poème sous l'impression d'une sincère émotion. M. Deconinck a écrit un poème méthodique, sans originalité aucune, sans souffle, en vers corrects et frigidement vides; son *Franciscus* est une histoire mise en vers, narrante avec une platitude superficielle, la vie du Saint; le librettiste n'a certes rien compris du sublime ni de la grandeur de la légende.

M. Tinel a écrit une partition minutieusement travaillée, pleine de conscience, respectable ne fut-ce que par la sincérité qu'il y a mise.

Œuvre de haute valeur, mais qui cependant est assez loin d'être un chef-d'œuvre.

Ce qui frappe le plus dans *Franciscus*, c'est le manque presque total d'originalité; M. Tinel est resté l'élève (indirect s'entend) des classiques religieux: Bach, Hændel principalement; à chaque instant il les rappelle par son style, par ses finales surtout. Les chœurs aussi sont traités à la manière rigoureusement classique, avec leurs quatre voix superposées et le procédé habituel du contre-point. Seuls les airs de chants des solistes témoignent d'une recherche d'expression neuve, et certains d'entre eux sont très beaux, particulièrement presque tout ce que chante François.

Mais *Franciscus* est principalement remarquable par la valeur de l'orchestration, fouillée, travaillée, pleine de recherches savantes, — souvent récompensées de réussite; — en admettant même que ceci seul fut à considérer dans l'œuvre de M. Tinel, ce serait suffisant pour le placer au premier rang de nos symphonistes. Je citerai comme étant les meilleures pages

de l'œuvre: l'introduction, la fête, la symphonie de la nuit et l'air du veilleur où le musicien a su écarter le danger du souvenir des précédents, et notamment des *maîtres chanteurs*; puis la deuxième partie presque entière.

Mais voici mon appréciation sincère au sujet du caractère de *Franciscus*:

Elle se ressent du manque de religiosité réelle du poème; elle n'a pas ce grand sentiment de piété qui se dégage des œuvres des maîtres de la musique religieuse, depuis Palestrina, jusqu'à Mozart et jusqu'à Wagner, qui dans *Parsifal*, en a donné l'une des plus hautes expressions.

La religion que semble professer M. Tinel rappelle plus le séminaire que le cloître; elle est cagote et non mystique, et se compose de mots, beaucoup plus que de profonde foi. C'est, autrement dit, du catholicisme mondain, du catholicisme de *sermon* et non de *prêche*. Cela tient peut-être beaucoup au milieu dans lequel vit l'auteur, et il serait ardemment à souhaiter qu'il put s'en isoler pour dégager sa pensée du contact des soutanes, et du train-train monotone des messes; car nous croyons M. Tinel doué pour écrire encore de belles œuvres, qu'amoindirait, si elles s'en ressentaient, cette influence d'église, que l'auteur semble confondre avec le sentiment religieux. Or, *la Religion* est indépendante des dogmes; elle procède de l'idée de Dieu, tandis que l'Eglise est la propriété des prêtres.

Et pour qu'il puisse se servir d'une manière définitive de sa facture très savante déjà, combien il faudra à M. Tinel de volonté et de travail, afin de se créer cette originalité sans laquelle la plus méritoire des œuvres ne peut être durable, puisqu'elle ne fait que rappeler d'autres œuvres, productions de maîtres à côté desquels il n'est possible de prendre place, que si l'on apporte une note d'art autre que celles qu'ils ont données, et qui ont valu la survie à leurs noms et à leurs travaux.

L'interprétation confiée à Mme Melba, MM. Engel, Renaud, Gandubert, Gardoni, a été hors ligne; l'orchestre dirigé par M. Dupont, toujours parfait.

LOYS DE GIRAL.



L'BATON D'CHAISE

Paraît tous les mercredis à Bruxelles et publie d'affriolants dessins signés Armand Lynen et Jean Dardenne.

0-15 le n°

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art
20 ANNEE

Comité { ERNEST MAHAIM
ALBERT MOCKEL
de Rédaction { PIERRE-M. OLIN
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.

Union postale, frs. 6.50.

Envi d'un N° spécimen contre 50 centimes

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix: 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.



Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS

ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie: Étude de la proposition.

Cartonné, 0-75.

Deuxième partie: Étude de la phrase. Id. 0-75.

DEMANDEZ

La Bande à Beaucanard.

qui vient de paraître.

AUX XX..



AUX XX..

UN M'SIEU DE LA VIEILLE ÉCOLE.



AUX XX..
UN ZWANZEUR.



AUX XX..
UNE DAME Y ÉGARÉE.

Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

Une assez bonne reprise du *Voyage en Chine* et des *Noces de Jeannette*, une médiocre de *Charles VI*, voilà le menu maigre de cette semaine.

La représentation de bienfaisance organisée par MM. Laroque et autres membres de la colonie française a été très brillante comme salle; le spectacle n'était guère intéressant: *Rigoletto* assez mal rendu.

La fameuse Melba a remporté tout le succès.

C'est une voix extraordinaire, mais ce n'est qu'une voix, et quoiqu'en puissent clamer les bons vieux amateurs et savantasses professeurs, un instrument vocal n'est pas grand chose, même pour l'Art extérieur de l'Opéra Italien, art tout de passion, de sensations violentes, matérielles mais *senties* du moins. Et la voix irigide de Mme Melba sans une inflexion émouvante, sans un accent humain qui fasse tressaillir, fait songer à ces diamants si gros, si rares qu'ils n'excitent qu'un seul sentiment: la curiosité.

Et cette virtuosité vocale, venue cinquante ans trop tard, reporte au temps des admirations grand-paternelles.

P.

AU GYMNASE.

Mercredi a eu lieu le «bénéfice» de M. Teillet avec la reprise de *Bébé*.

M. Teillet-Bébé a reçu d'autres babies plus petiots qui bravement sont entrés en scène, les mains emplies de fleurs.

Cette comédie, d'hilarante mémoire, a été jouée avec entrain; à noter surtout le professeur-Vaslin au bénéfice de qui aura lieu, mercredi 6 février, la première de *O les femmes!* lever de rideau signé par l'un des nôtres. — Ce jour là encore la reprise de *Serge Panine*.

MORISKI.

Pour se réjouir.

Le sixième salon des XX s'ouvrira le 2 février jusqu'au 3 mars.

Voir, ci-dessus, quelques types y croqués.

Pour rappel.

Au 10 février l'ouverture de l'Exposition des Cinq.

Au prochain n° leurs portraits.

Erratum.

Henry La Rivière est le signataire de *Une Infamie*, la nouvelle parue dans notre dernier n° et attribuée erronément à l'auteur de la lettre qui terminait cette nouvelle.

Bibliographie.

M. Camille Lemonnier publie chez Savine, 18, rue Drouot, un nouveau volume, *Ceux de la Glèbe* (envoi franco au reçu de 3 fr. 50 timbres ou mandat). Ces scènes de la vie paysanne, dans lequel le sang flamand-espagnol de l'auteur a mis une fougue et une passion admirables, rappellent les Ribera que décrit Gautier. Jamais l'auteur du *Mâle* et des *Noëls flamands* n'a déployé plus de maestria.

Sous peu suivra l'analyse.



Imp. Aug. Bénard, Liège.